

30 septembre 2006.

LA SOUFFRANCE.

« De notre mal, personne ne s'en rie. » Villon, La ballade des pendus.

En préparant cette intervention, je me disais qu'il y avait, de ma part, une certaine outrecuidance à venir parler de la souffrance devant un parterre de médecins, puisque tous vous avez sans aucun doute une expérience de la chose que je n'ai nullement. Mais, relisant Hegel, je me souvenais de cette phrase un peu énigmatique de sa préface de La phénoménologie de l'Esprit : « Ce qui est bien connu, n'est pas connu. » Hegel voulant indiquer par là que la proximité et la familiarité que nous avons des choses ou des êtres peut parfois nous masquer leur vérité, ou en tout cas, nous amener à oublier certaines dimensions de cette vérité. Les habitudes, la routine, la répétition des mêmes scènes nous poussent à oublier les raisons profondes de nos actes et les fondements de nos choix. Alors, au mieux, je pratiquerai, si j'ose le dire ainsi, une piqûre de rappel, au pire, je ne vous redirai que ce que vous savez déjà.

Parler de la souffrance c'est parler de l'homme, ou plutôt que de renvoyer à ce terme général, l'homme avec un H majuscule et trop abstrait, c'est parler des hommes et des femmes, puisque nous souffrons tous et toutes. Certes, nous ne faisons pas que souffrir, mais l'expérience de la souffrance est constitutive de la vie humaine et si l'on veut comprendre ce qui est, ce que l'on est, il faut bien affronter la question de nos souffrances. Il y a, dans l'expérience de la souffrance quelque chose d'universel, c'est à dire quelque chose que je vis ou vivrai, mais que je peux être sûr que tout autre homme ou femme vit ou vivra également. Je me demande si la souffrance ce n'est pas tout ce qui nous reste aujourd'hui à partager.

Cependant, l'humanité a cherché longtemps son identité ailleurs que dans la souffrance et Descartes disait, en annonçant ainsi le triomphe d'un certain rationalisme : « Le bon sens, ou la raison est la chose du monde la mieux partagée. » (Discours de la méthode.) Disant cela, l'annonçait également un certain humanisme, qui allait s'imposer avec le siècle des Lumières et dont nous sommes encore, fantasmatiquement, les héritiers. L'humanité, pensée comme porteuse de la raison, allait pouvoir se reconnaître, se fonder dans les grandes valeurs universelles et rationnelles, universelles parce que rationnelles, de liberté, égalité, solidarité, toutes ses vertus humaines qu'on pensait pouvoir prouver aussi clairement que 2+2 font 4 et qui allaient culminer dans les droits universels de l'homme. Or, l'aptitude de la raison à fonder l'humanité dans et par l'humanité de l'autre est plus qu'ébranlée depuis que nous avons appris, comme l'a écrit Primo Levi : « La sinistre nouvelle de ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme. » (*Si c'est un homme*. p.59), mais aussi à la

Kolyma, au Cambodge et ailleurs. Nous avons compris que la raison a produit, non le bonheur espéré, mais des figures du malheur jamais vues. Notre confiance en l'humanité, en sa capacité à former un genre unifié et partageant quelque chose comme une essence est brisée et avec elle l'idée d'une communauté universelle des hommes par delà les différences, d'un point de vue cosmopolitique, comme disait Kant.

Que nous reste-t-il pour conserver cette part commune, ce fonds identitaire sinon la souffrance ? En 2006 (et depuis quelques temps) : La chose du monde la mieux partagée est la souffrance. C'est par la souffrance que nous nous sentons proche du plus différent : qu'ai-je à faire de l'Africain pour ma vie quotidienne ? mais quand il souffre, alors je le reconnais et le saisis comme un semblable. Nous savons ce qu'est l'humanité, non plus par ce qu'elle fait (son terrain d'action est essentiellement l'économie qui n'est plus qu'échange –dans un cycle de production –destruction absurde- de marchandises et recherche froide du profit), non plus par l'histoire qu'elle édifie (fin de l'histoire) mais par ce qu'on lui fait : on parle ainsi de crimes contre l'humanité ; c'est donc la souffrance qui est le dernier lien entre nous : arrêtons le conflit israélo-palestinien parce qu'il y a trop de souffrances. Soit, mais de quoi n'y a-t-il pas assez ? Je sais que le Rwandais est homme parce qu'il a souffert, mais saurais-je dire en quoi il est homme quand il ne souffre plus, saurais-je accepter son humanité quand nous ne sommes plus reliés par notre souffrance ? Peut-être plus que n'importe où ailleurs, réfléchir sur la souffrance est donc réfléchir sur l'homme d'aujourd'hui, c'est en même temps constater la faillite de nos espoirs si c'est là tout ce qui reste de l'idée d'humanité née autour du XVI^{ème} Siècle. De l'humanisme, nous sommes passés à l'humanitaire ; de l'homme comme fin à l'homme qui a faim ! Et la médecine n'est pas pour rien dans cette mutation, voir les « french doctors » de médecins du monde ou de médecins sans frontières, par exemple. Telle se présente, réaffirmée spectaculairement, la mission de la médecine : combattre la souffrance. La tâche de la philosophie est autre : il s'agit de penser la souffrance. Ceci dit, certains philosophes, certaines philosophies (et non des moindres) ont cru qu'en pensant la souffrance, on pouvait la surmonter. Mais, aujourd'hui, quand on souffre, il est rare qu'on préfère relire Sénèque que d'aller chez son médecin. Sans doute cela tient-il au fait que la médecine a monopolisé la souffrance et qu'elle est la seule à nous sembler apte à la comprendre. Loin de moi l'idée de dénier la compétence médicale quant au traitement et au soulagement de nos souffrances, et je ne voudrais pas paraître en minorer la valeur. La question est autre : la souffrance n'est-elle que ce qu'en dit la médecine ? Ou plutôt, la médicalisation de la souffrance n'occulte-t-elle pas d'autres dimensions de la souffrance qui, faute de pouvoir être catégorisée par la médecine, semblent avoir disparues ? Le réel s'éclaire quand on peut le penser, mais notre époque confond souvent la pensée et les effets concrets, pratiques de la pensée. Une vraie pensée est une pensée qui permet d'agir, de se rendre, comme disait Descartes,

maître et possesseur de la nature. A quoi sert une pensée qui ne débouche pas sur une action ? Une pensée qui laisse les choses en l'état ? Or, je crois que pour saisir toute la souffrance, il faut d'abord accepter de laisser les choses en l'état. Il faut accepter une forme d'impuissance.

Ainsi, la médecine me semble avoir une approche de la souffrance en terme d'efficacité, de maîtrise. Je l'ai dit, il s'agit d'un combat, d'une lutte. Mais contre quoi se bat-elle ? Est-ce bien de la souffrance qu'il s'agit ? N'y a-t-il pas ici confusion entre souffrance et douleur ? Ne rabat-on pas un peu rapidement la souffrance sur la douleur ? je voudrais donc d'abord tenter une distinction conceptuelle, comme on dit, de ces deux termes fort proches et souvent employés l'un pour l'autre.

Distinction de vocabulaire, mais est-ce une distinction de sens ? On peut d'abord constater que s'il y a un verbe pour la souffrance : souffrir, il n'y en a pas pour la douleur. Pour dire sa douleur, il faut passer par d'autres médiations : je ressens de la douleur, j'éprouve de la douleur, alors qu'on dira plus rapidement : je souffre. En ancien français, il y avait un verbe : douloir, qui a donné doléance. On peut penser que ce verbe a disparu parce qu'il disait la même chose que souffrir et que, comme les langues fonctionnent à l'économie, par une sorte de sélection naturelle linguistique, a été éliminé un des deux mots. Je suis tenté par une autre interprétation qui peut nous conduire à la différence de sens. Dans notre langue, le verbe joue un rôle essentiel dans l'articulation du discours, il est le cœur de la phrase, et il ouvre à autre chose que lui-même : quand je dis : je souffre, je dis qu'il y a un je qui souffre, c'est à dire que je ne dis pas seulement la souffrance mais aussi que c'est ma souffrance, qu'il y a la souffrance et celui qui la ressent. Par ailleurs, on attend la suite : je souffre de..., je souffre pour..., je souffre par..., bref, le verbe est le commencement d'un récit, d'une histoire de..., d'une prise en charge du fait par la pensée, d'un dépassement de la douleur par son dire. Le mot seul ne permet pas cela, en soi, il n'a pas de sens, il est en attente de son sens, qui lui sera donné par ses relations aux autres éléments du discours. La douleur, en tant que simple mot, traduirait alors un phénomène brut, brutal, un en deçà du discours, elle est bien doléance, plainte, cri, émotions infra humaines, parce qu'infra linguistiques ; elle serait de l'ordre du corps, de la sensibilité, « à fleur de peau » ; la douleur est la conséquence mécanique du dérèglement des organes, la souffrance serait, quant à elle, déjà dans l'élaboration des significations, dans la recherche d'un sens ; la souffrance serait une douleur qui cherche à se comprendre. **Dans la douleur, on a mal, dans la souffrance on est mal.** La douleur serait objective, la souffrance subjective, la douleur serait quantitative, la souffrance qualitative, la douleur serait physique, la souffrance psychique, en un mot, la douleur serait pour le médecin, la souffrance pour le philosophe. On prend des médicaments contre la douleur, pas contre la souffrance. La douleur est

animale, la souffrance est humaine. Mais si les significations peuvent se radicaliser par ces oppositions, ce n'est pas si simple dans la traduction de l'expérience. Chez l'homme, la douleur n'est jamais séparée de la souffrance, le corps n'est jamais séparé de l'esprit, le fait n'est jamais déserté pas le sens : ainsi la même douleur ne fera pas souffrir de la même façon (exemple des soldats et des civils, des amputations à vif pour échapper aux tranchées, Leriche), de même il n'y a pas de souffrance sans douleurs, quand on se sent mal, le corps a également mal. (voir les hystéries).

Il y a cependant une dimension symbolique dans la souffrance qu'il n'y a pas dans la douleur, l'homme qui souffre souffre aussi de sa souffrance, en ce qu'elle met en question son identité, son unité. La douleur est un obstacle, la souffrance est un problème. Ce qui fait qu'on peut avoir l'impression que la souffrance est illimitée, quelle peut toujours s'accroître, alors que la douleur a des limites : trop forte elle nous tue ou nous fait nous évanouir ; la souffrance, elle, est sans fond, sans fin, sauf si on décide d'en finir. La douleur est d'abord un rapport à soi, la souffrance est un rapport au monde. Une vie sans douleurs est impossible, une vie sans souffrances est impensable. Une vie de douleurs est insupportable, une vie de souffrances est inacceptable. Adam, dans le jardin d'Eden, devait ressentir de la douleur, sans quoi il n'eût été qu'une pierre, mais il ne devait pas souffrir. C'est peut-être ça la Chute, passer de la douleur à la souffrance.

Mais en même temps, c'est révéler que, même dans la douleur, une dimension persiste qui n'est pas seulement de l'ordre du corps. L'homme disait Nietzsche est un « animal métaphysique ». Comme animal, il éprouve des douleurs, mais c'est comme homme qu'il souffre. La douleur est souvent repli sur soi, hébétude et déshumanisante, la souffrance est une ouverture, c'est à dire un appel à l'autre. La douleur demande des soins, la souffrance attend du souci. Soigner l'autre, se soucier de l'autre sont deux modalités différentes du rapport à autrui qui s'engage dans la relation médecin-malade. Derrière la douleur, derrière le malade, il y a toujours un homme qui souffre et qui attend d'être reconnu dans son humanité, pourtant mise en péril par ses douleurs. La douleur est toujours un peu humiliante, elle est le dévoilement d'une faiblesse, d'une déficience, la souffrance est, en revanche, la manifestation d'une expression de ce qui reste humain dans la douleur ou par delà la douleur. La douleur est une défaite, la souffrance est une revendication. On peut partager sa souffrance, pas ses douleurs. Dès lors, que se passerait-il si la médecine, demain, pouvait supprimer toutes les douleurs ? Je doute qu'elle fasse, en même temps disparaître la souffrance.

De là le risque de considérer la souffrance comme si elle n'était que de la douleur, c'est à dire comme du quantitatif, de l'objectif et croire la combattre avec les mêmes armes que la douleur, en l'anesthésiant, en la corsetant, en la réduisant au silence par des drogues diverses. N'est ce pas ce qui se traduit dans la surconsommation actuelle d'anti-dépresseurs, neuroleptiques et autres

adjuvants chimiques ? L'on assimile toutes les souffrances sur un même mode et l'on y répond par les mêmes méthodes. Les médecins sont ici parfois un peu pressés et le traitement médicamenteux est évidemment plus rapide qu'une saisie de la souffrance dans ses dimensions symboliques. L'accouchement aujourd'hui sans douleurs a-t-il évacué toute souffrance ? Le risque c'est que le médecin croit que cet événement, une fois éliminé la douleur, soit banal, anodin. Non pas évidemment sur le plan médical, technique, puisque la surveillance est toujours aussi rigoureuse, mais sur le plan de sa valeur, de son sens pour la femme. Il se peut aussi que ce soit la femme elle-même qui, intériorisant la norme médicale, considère ses propres accouchements comme des actes réglés d'avance, comme des expériences sans danger parce que sans douleur et qu'ainsi, elle passe à côté de leur sens. Idem pour l'avortement. Attention, je ne dis pas qu'il faut revenir à l'ancienne pratique et qu'il serait bon que les femmes souffrent un peu plus, mais je veux dire que l'abolition de la douleur de l'accouchement n'a pas éliminé tout risque de souffrance. Un accouchement, ce n'est pas seulement de l'obstétrique, un acte technique, ça engage bien plus. Le médecin doit-il prendre en charge ce bien plus ? Il peut penser que non, que ceci ne concerne pas son champ d'action et que cela relève du domaine privé, auquel cas il doit aussi admettre de ne traiter que le côté technique de la chose. Mais la médecine n'est-elle qu'une technique du corps, qu'une spécialiste de la douleur ? Je ferai ici un parallèle avec mon métier de professeur qui met en jeu lui aussi une relation humaine complexe. Dans la classe, on peut aussi réduire cette relation à une technique et ne retenir dans la relation qui se noue que l'acte pédagogique, avec sa technicité et ses finalités objectives, on parlera alors de séquences, d'objectifs, de référentiels, etc... Certes, il ne faut pas ignorer ses considérations, mais il me semble qu'un professeur c'est autre chose qu'un enseignant, qu'un technicien du savoir et que les professeurs qui nous ont marqués et qui, au fond, nous ont fait, ou nous ont aidés à nous faire, ce sont ceux qui ont mis en jeu dans la relation quelque chose de plus que de la pédagogie. La pédagogie est à l'éducation ce que l'obstétrique est à l'accouchement, une condition nécessaire, mais qui n'épuise pas ce qui se joue dans l'événement. Alors le médecin doit-il s'en tenir à la technicité ou bien accepter d'engager une relation plus profonde à l'autre homme, qui exige alors de voir l'homme en l'autre ? Passer de la douleur à la souffrance, n'est-ce pas alors le chemin qui mène à une reconnaissance de cette humanité du malade ? A un malade qui dit : docteur je souffre, la bonne réponse est-elle ; déshabillez-vous ! ?

Vouloir abattre toute souffrance (c'est à dire rabattre la souffrance sur la douleur) implique que l'on ne lui accorde aucune positivité ; elle n'est que ce de quoi nous devons nous débarrasser. Elle renvoie à l'idée récente, contemporaine d'un monde désenchanté, selon laquelle la souffrance est absurde, rien ne la justifie et elle doit être éradiquée par tous les moyens possibles. Elle est contemporaine de la fin des téléologies, de l'abandon des engagements politiques, du retour

individualiste à soi et à ses plaisirs privés comme seul horizon de sens. La vie n'est plus, en cela, dans un monde dominé par une logique de la seule efficacité et rentabilité, qu'un investissement à durée limitée qu'il faut rentabiliser au plus vite et au plus fort taux : « vivre sans temps mort, jouir sans entraves », tel est le credo de l'hédonisme contemporain, qui n'est en fait qu'un consumérisme soumis à la loi de la marchandise, enfant d'une société qui n'accepte plus de souffrir « pour rien ». On est alors prêt à tout pour ne pas souffrir, tout plutôt que ça. En ce sens, la médecine n'est pas qu'une pratique neutre, elle est aussi impliquée dans son temps et elle aussi en subit ou en traduit les attentes. Elle est aussi prise par cette idéologie de la rentabilité et de l'efficacité. L'homme d'aujourd'hui doit être utile, efficace, fonctionnel, rentable, or la souffrance est, de ce point de vue, une perte, un non-sens. Aussi, acceptons le clonage pour cultiver des cellules prêtes à l'emploi, en cas de maladies, trafiquons les gènes pour supprimer les causes de déficiences, modifions l'homme pour le rendre « indolent ». Ainsi nous soignerons l'homme, mais quel homme ? Pourquoi pas ? Ne sommes-nous pas, aujourd'hui, là les produits de cette assimilation douleur souffrance ? Un être humain parfait, génétiquement idéal, sans maladies, ni douleurs, que connaîtrait-il de l'humanité, s'il ne souffrait plus ? Un homme sans douleurs serait peut-être encore un homme mais que serait un homme sans souffrance ? Qu'en est-il de l'homme réel, qui souffre et qui n'en peut mais ?

Parce que, en effet, si c'est un homme, pour reprendre le titre du livre de Primo Levi, alors il souffre. On n'y peut rien ! Pour éclairer ma réflexion, et essayer de préciser ce que j'entends par « souffrance », je prendrai appui sur ce livre remarquable de Primo Lévi, puisqu'il y est question de souffrance absolue, selon moi, le plus beau, disons plutôt le plus juste, texte sur la souffrance. On sait que les prisonniers, de retour des camps n'ont pas pu dire immédiatement ce qu'ils avaient vécu, et que, sans doute peu étaient prêts à les entendre : la guerre est finie, passons à autre chose. Quand on lit Primo Lévi, on est frappé par un paradoxe, il nous raconte la vie du camp, les maladies, les coups, les humiliations, les douleurs en somme, et elles étaient multiples, que ces hommes subissaient quotidiennement. Or, quand nous prenons connaissance de cette vie, mais est-ce encore une vie ? nous sentons bien que le pire n'est pas dans les coups, les injures, la violence effective déversée par les nazis, mais dans quelque chose de plus auquel les nazis obligeaient les prisonniers à se confronter : la souffrance radicale, absolue, celle qui est au fond de tout être humain et que l'humanité cherche toujours à surmonter. Et là, dans le camp, personne ne pouvait y échapper, à ce face à face terrible avec l'immédiate souffrance, celle qui précède toute douleur et qui demeure après toute épreuve surmontée. C'est la souffrance d'un être qui se sait fini et qui doit assumer le non-sens de sa fin, de son destin. Dans les camps, les coups ne sont pas que des coups douloureux, ils traduisent ce que les nazis voulaient que les prisonniers soient : rien. Tu n'es rien, tu n'existes pas parce que je ne te vois pas, je ne te reconnais aucune dignité, aucune humanité. La

politique des nazis visait à la dépersonnalisation des détenus, à leur déshumanisation et c'est cela que Levi essaie de dire, l'anéantissement de son humanité, c'est à dire sa pure souffrance d'être, l'abandon total. Expérience difficile à dire, difficile à entendre. Cette souffrance, pour le coup, est bien, comme le dit Nietzsche, «métaphysique», c'est à dire qu'elle ne se résume pas à des douleurs physiques, ou même psychologiques, c'est la souffrance de l'homme qui découvre ce que Pascal nomme sa «misère», sa petitesse et le rien sur lequel repose son être. Le nazi contraint l'homme à affronter le néant qui l'encercle et le menace. C'est une souffrance de cette nature (toutes proportions gardées) qui mine le SDF ou le sans papiers, même si par ailleurs on leur assure soins et nourriture, voire un certain confort en foyer ou hébergement. C'est très difficile d'être sans cesse confronté à son vide ontologique. A ces hommes et à ces femmes, la société leur dit, vous n'existez pas, vous n'êtes rien. Les soins qu'on leur concède ne font alors que confirmer le peu de souci qu'on a d'eux.

Autrefois, et encore aujourd'hui dans d'autres mondes que le nôtre, j'entends que les sociétés occidentales, la souffrance était justifiée dans des discours consolateurs, elle était une épreuve qui permettait à l'homme de trouver le chemin de la rédemption, ou pour les anciens grecs par exemple, elle permettait de vivre en héros et de trouver ainsi une raison à sa présence. Le héros a vaincu la souffrance et il est devenu immortel. Pour nous ces consolations ne sont plus de mise, notre société ne croit plus aux dieux ni aux héros, mais la souffrance demeure et l'angoisse de vivre est toujours là. Pourtant nous sommes puissamment armés pour lutter contre la douleur, nous n'avons jamais été autant équipés pour combattre la maladie. Or, le constat ne peut être nié, il y a toujours de la souffrance dans le monde. Est-ce l'échec de la médecine ? En tout cas, c'est certainement la limite d'une médecine qui cherche à faire disparaître la douleur et qui s'en tient là. Si la souffrance est une donnée indépassable de la condition humaine, il ne faut pas chercher à vivre contre elle, ce qui est impossible, sauf à se leurrer soi-même, comme aujourd'hui, mais il faut vivre avec elle.

Je ne veux pas dire qu'il faudrait être dans la plainte et le malheur permanents ! Je crois même qu'il y a une positivité de cette souffrance existentielle dont j'essaie de cerner le sens. Si nous acceptons l'idée qu'aucun dieu ne nous sauvera du néant, qu'aucune autre vie ne nous attend après la mort (et je comprends fort bien que certains refusent ces hypothèses) nous sommes alors nécessairement confrontés à la souffrance d'être homme, et donc, comme disait Sartre, à notre facticité, à notre contingence, c'est à dire à l'absence de réponse à la question : pourquoi vivre ? Mais cela nous ouvre à la possibilité de construire nous-mêmes cette réponse, de la constituer à partir de ce rien que nous sommes et que nul ange ne visitera jamais pour une improbable annonce. Ce qui veut dire que pour pallier le vide primitif, nous avons besoin des autres et d'édifier avec eux un monde commun. Si la souffrance est une demande, elle s'adresse essentiellement au seul qui puisse

comprendre ma souffrance puisqu'il en est, comme moi, le sujet, l'autre homme. Dans les camps ceux qui étaient perdus étaient ceux qui, raconte Lévi, avaient accepté la dénégation de leur humanité, ils vivaient comme des zombies, repliés sur eux-mêmes, indifférents aux autres prisonniers comme à eux-mêmes. Pouvaient espérer survivre ceux qui, malgré la barbarie, essayaient entre eux de continuer à se parler, à se faire des cadeaux, (exemple du partage de la gamelle de soupe) à partager des souvenirs, voire à monter des pièces de théâtre, etc.., alors que peut-être le lendemain ils seraient gazés ou fusillés, bref, au fond du non-sens de leur vie, ils essayaient d'y croire encore, de se donner les uns aux autres une preuve de leur humanité, et cette preuve ne leur venait que des autres, et cette preuve ne peut, selon moi, venir que de là. Dès lors, la réponse à la souffrance ne peut être que politique, au sens noble du terme, c'est à dire dans la constitution d'un vivre ensemble, d'un monde où l'homme se fait avec et par les autres hommes. La souffrance ne cessera pas pour autant et ce monde ne sera qu'humain, mais au moins sera-t-il un tant soit peu humain. A la différence de la douleur, la souffrance n'est pas humiliante, elle est humble en ce qu'elle rappelle à l'homme son état et sa condition. Nous sommes seulement « de passage » comme disait Montaigne et l'on ne peut prétendre aller au-delà de notre condition. C'est pourquoi les doctrines religieuses ou politiques qui tendent à faire de la souffrance une simple étape ou une épreuve pour que l'homme aille plus loin, qu'il se hisse au-dessus de lui-même sont toujours inquiétantes. Elles conduisent à un déni de la souffrance et, en refusant de lui accorder sa pleine et entière nécessité, veulent voir en l'homme un être de sacrifices et de mortifications et glorifient, par exemple, la souffrance du martyr. Ce mépris de la souffrance est en fait un mépris de l'homme qui ne peut vivre sa vie d'homme que dans l'humble acceptation de ses limites.

Cela dit, il est une autre manière d'éviter la reconnaissance de la souffrance qui est le nihilisme contemporain qui ne permet plus de dégager un but, un idéal au-delà des seuls projets individuels, personnels. Nihilisme pour lequel la jouissance ne peut être que solitaire. Les héros d'aujourd'hui sont des solitaires et des individualistes : navigateurs, chefs d'entreprises, artistes, ils vivent d'abord pour eux-mêmes et pour ressentir le grand frisson de repousser ses limites : rien ne vaut si ça ne vaut pour moi. Je traverse l'Atlantique à la rame. Fort bien, mais pour quoi faire ? Quelle importance puisque j'aime ça. On n'est plus alors dans un rapport d'égalité, d'identité avec de tels modèles, mais dans un rapport infantilissant d'admiration, de suivisme, nous jouissons par procuration, par délégation, la vie n'est plus qu'un spectacle que nous contemplons sans y participer et sans plus vouloir y participer ; comme l'écrit magistralement Guy Debord : « Le monde se trouve remplacé par une sélection d'images qui existe au-dessus de lui. » et « L'aliénation du spectateur au profit de l'objet contemplé (...) s'exprime ainsi : plus il contemple, moins il vit ; plus il accepte de

se reconnaître dans les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir. L'extériorité du spectacle par rapport à l'homme agissant apparaît en ce que ses propres gestes ne sont plus à lui, mais à un autre qui les lui représente. » La société du spectacle, §36, §30. Dès lors l'expérience de la souffrance me ramène brutalement à moi, m'oblige à me saisir de moi, ce que je ne sais plus faire et me laisse atrocement désemparé, tels les personnages d'En attendant Godot de Beckett, autre grand texte sur la souffrance que j'essaie de penser. Ne pas pouvoir regarder la souffrance en face est ce qui résulte de ne pas vouloir regarder sa vie en face. Aussi nous précipitons-nous chez le médecin auquel nous confions la totalité de notre destin et nous acceptons nous-mêmes de transformer notre souffrance en simple douleur.

Que devient-il précisément, le médecin, dans tout ça ? Je vais revenir à ma comparaison avec le professeur : de même, disais-je que tous les deux peuvent choisir de techniciser leurs relations avec leurs vis-à-vis, élèves ou malades et ainsi, éviter la rencontre avec l'humain qui leur fait face, et, en retour, éviter ainsi la confrontation avec soi-même, il leur est également possible de dépasser cette relation partielle vers une relation plus authentique. Cela implique, pour le professeur, qu'il puisse voir en l'élève, non seulement un apprenant, comme on dit aujourd'hui mais un être humain dont l'ignorance n'exprime pas une faiblesse, un manque, la fameuse « baisse de niveau » mais qu'il comprenne que cette ignorance est constitutive de son humanité même. Ce qui n'est possible que si le professeur sait bien qu'au fond il est le même que cet élève et que son savoir ne le range pas dans une sur-humanité qui lui permettrait de regarder de haut ce débutant maladroit. Simplement parce que lui aussi, ce professeur reste un ignorant et ce qu'il saura ne sera jamais qu'une misère par rapport à tout ce qu'il y a à savoir. C'est pourquoi Socrate est le meilleur des professeurs quand il énonce la parole fameuse : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. » Il me semble que le médecin peut aussi retrouver le chemin de l'homme, au-delà du « patient » en le considérant comme un être qui, tout autant que lui a à affronter la souffrance et son mystère. Retrouver ainsi la personne derrière les douleurs et ne pas considérer que la demande de soins est le seul souci de celui qui entre dans le cabinet, même si cette relation est maintenant bien « enkystée » dans cette structure, mais que derrière cette demande, il y a aussi la volonté de mettre en commun autre chose, cette souffrance qui habite le médecin autant que le malade et qui, si on lui faisait une place, permettrait peut-être de rendre les relations malades-médecins un peu moins infantilisantes et un peu plus équilibrées.

Pour terminer ce propos, non pour conclure –qui pourrait conclure sur un tel sujet-, je rappellerai une belle phrase de Walter Benjamin, philosophe allemand, mort en 1940 : « C'est seulement à cause de ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est donné. » Cette formule me plaît parce qu'elle marque un renversement du rapport contemporain à la souffrance : Au lieu de voir en elle le lieu du désespoir, cette scorie que la prospérité générale devra supprimer dans un avenir radieux, le négatif de notre idéal de vie, le philosophe nous dit que c'est par ceux qui n'ont plus d'espoir, et je crois que la souffrance est ce qui nous rend sans espoir, que c'est par eux que l'espoir nous vient ! Alors évidemment ça ne veut pas dire que, vu leur situation, nous nous disons, finalement on n'est pas mal, nous autres. Ce n'est pas ce cynisme que désigne Benjamin. Il veut dire, comme je le disais à propos de ceux qui ont connu l'univers concentrationnaire, que ceux qui sont sans espoir nous montrent que la vie est encore possible, au plus profond de la misère et de la peine. Ce n'est pas nous qui les sauvons par nos dons et notre charité, mais c'est bien eux qui nous montre la voie et la vérité sans fards ni illusions sur notre commune condition.

Après une maladie qui a mis la vie en jeu, ou après un deuil, on entend souvent dire : « Je ne vois plus la vie comme avant. » C'est dire qu'on la voit plus profondément, avec plus d'acuité, plus de présence. Comme si ces expériences négatives avaient fortifié le sentiment d'exister, comme si elles avaient ouvert à la conscience des pans, des dimensions de l'être qu'elle ignorait, qui, sans cela, seraient restés inconnues ou invisibles. Souffrir, c'est sur-vivre en ce sens là, ce n'est pas être hors de la vie, c'est vivre autrement, sur un autre registre. Faisons donc en sorte que le regard porté sur la souffrance ne soit pas cause de souffrance en déshumanisant la souffrance (et on peut la déshumaniser en croyant l'humaniser), ce qui revient à déshumaniser celui qui souffre. Je ne veux pas faire l'apologie de la souffrance, il ne s'agit pas d'y consentir sans résister sous prétexte qu'elle serait source de vérités ! Apprenons plutôt d'abord à mieux vivre la vie, mais nous ne vivons mieux la vie que si nous l'acceptons avec lucidité, c'est à dire en ne nous masquant pas la présence de la souffrance.

Un exemple permettra de comprendre ce que je cherche à exprimer. Un amour bien vécu est un amour qui sait qu'il finira (de gré ou de force), qui sait qu'il ne sera pas toujours aussi intense. Je t'aime d'autant plus que je sais que demain je ne t'aimerai plus. Le sachant, je me concentre sur le présent et l'embrasse intensément. Mais cela ne signifie pas que je doive aimer en pensant sans cesse que cette histoire va s'achever. Il ne faut pas, ce qui serait contradictoire, que le présent soit gangrené par l'avenir. Non, au contraire, c'est l'avenir qui est nié par le présent, c'est le présent qui, par sa présence renouvelée est une victoire sur l'avenir. Un amour qui n'envisage pas sa fin ne se vit pas aussi fortement qu'un amour qui se sait mortel (ce qui vaut aussi, de manière générale, pour la vie). Et se savoir mortel ne détruit pas l'amour, mais au contraire suscite et renforce le besoin

d'aimer. De même, ne nous interdisons pas de vivre parce que demain nous mourrons, parce que demain notre bonheur sera altéré. Vivons parce que nous mourrons, soyons heureux parce que nous ne le serons pas toujours. Et nous vivrons d'autant mieux notre mort et nos malheurs que nous aurons bien vécu notre vie et notre bonheur.

Bibliographie :

L'ombre au tableau F. Jullien, Le seuil
La souffrance. B. Vergely, Folio
Féeries anatomiques M. Onfray, Poche
De la providence. Sénèque, Pléiade
Dictionnaire d'éthique...
Le Mal Claire Grignon. GF

Stéphane Haslé, 30 septembre 2006.